



CLAUDE ARNAUD

Trio gay rue de Verneuil

Claude Arnaud, essayiste et romancier, revient avec *Brèves saisons au paradis*, une plongée dans le petit monde gay parisien des années 80, où l'hédonisme allait disparaître. Du très bon Arnaud.

PAR DAMIEN AUBEL

PHOTO CILARA SANTARELLI POUR TRANSFUGE

Soyez attentifs : un drôle d'animal, à la robe changeante, zigzague entre les tables de la rentrée littéraire. Claude Arnaud, le caméléon mémorialiste, fait son come-back. *Qu'as-tu fait de tes frères ?* paru il y a deux ans, associait l'effervescence de 68 à la chronique sensible d'une famille fissurée par la folie et l'éveil des sens et de l'esprit d'un ado. Dans ce carrousel à l'énergie pure de la jeunesse passaient les silhouettes de Guattari, Benny Lévy, des cellules Mao, des portraits incisés à la pointe sèche, façon Chamfort. Sans oublier une sexualité en recherche d'expérience. A l'aube des années 80, l'énergie est toujours vive et le manège repart de plus belle dans ce *Brèves saisons au paradis*.

On y retrouve un trio gay de la rue de Verneuil, bouillon de culture dans lequel entrent Jacques Fieschi, croqué en Bonaparte de la critique de cinéma, Bernard Minoret, roi fainéant génial et écrivain désœuvré ou presque et le jeune Claude qui aiguise ses premières armes littéraires sur Balzac et Vautrin. Autour, des personnages décapants dont un certain Luchini à la verve survoltée et à la mélancolie rentrée. Dans ce petit monde parisien, on joue au jeu de l'amour et de la chair, on s'enfuit à Tanger pour y vivre la jalousie et le désespoir, on fait tout à trac une volte-face hétéro, on vit une parenthèse italienne enchantée... Fêtu consentant ballotté sur les vagues de sa propre histoire, Claude Arnaud a pour blason l'eau et son écoulement irrésistible. Il est bien ce « bouddhiste malgré lui », habité et emporté par « l'impermanence des choses ».

La mort de l'hédonisme

Car la métamorphose est le ressort, toujours tendu, de l'univers de Claude Arnaud, son principe le plus puissant. Une transformation délétère du temps. Un glas sonne le début des années 80, celui de la mort d'Hélène, la femme d'Althusser étranglée par le philosophe devenu fou. C'est « le point d'orgue morbide de l'énergie furieuse qui porta la décennie précédente », commente Claude Arnaud. Tout se passe comme si un

principe de dégradation était à l'œuvre dans l'Histoire, et ne laissait flotter que des spectres, comme Bouboule, cet ancien compagnon de Mai apparaissant à Claude à la fenêtre d'une Mercedes. *Brèves saisons au paradis*, bien que vital, est une danse de fantômes, à l'image de Bernard, dont la personnalité « semble jaillie d'un moule forgé au XIX^e siècle ». Bienvenue dans le cimetière des victimes du temps ! Dans les années 80, la puissance destructrice du temps n'est pas seulement celle de l'Histoire : elle se cristallise en quatre lettres : Sida. La maladie met un frein à l'hédonisme d'époque, arrache cette génération à son fantasme d'immortalité : « Nous ne devons pas vieillir [...] certains d'entre nous rédigent déjà leur testament à 30 ans. »

Brèves saisons au paradis repose la question axiale du moi. Un moi pris dans la jouissance et l'angoisse de la métamorphose

Mais il existe un contrepoint, un flux créateur. C'est ce désir de renaître inlassablement qui assure la cohérence de la vie apparemment erratique du narrateur. *Qui dit je en nous ?* se demandait l'écrivain dans un essai paru il y a des années. *Brèves saisons au paradis*, battant les identités comme des cartes à jouer, invoquant Ovide, repose la question axiale du moi. Un moi pris dans la jouissance et l'angoisse de la métamorphose. Car ce mouvement indéfini s'accompagne de la hantise jamais exorcisée de l'impuissance créatrice : « J'ai peur de devenir neutre soudain. Transparent. D'être à jamais cette larve capable d'engendrer limaces, serpents, caméléons, mais rien d'humain... » Comme si la métamorphose risquait de ne produire que des caricatures...

Brèves saisons au paradis est le roman de l'angoisse de l'artiste, tentant d'arrêter le temps par la puissance créatrice, et doutant de ses propres forces. Ou comment reposer brillamment la vieille question du salut par l'art ?

BRÈVES SAISONS AU PARADIS

Quotidien
342 p., 19 €

